



EUSKAL MUSEOAREN ADIXKIDEAK
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Les articles du Bulletin du Musée
Basque en ligne :
Page *Publications* du site de la SAMB
<http://www.samb-baiona.net/index.htm>

Contribution à l'étude de la vie religieuse en Iparralde : Ainhoa

Michel Duvert, août 2009

Roger Idiart aidiskideari
Bihotz bihotzetik

- 1. Pratiques et sanctuaires**
- 2. L'attitude officielle face au clergé**
- 3. Besta berri, Fête-Dieu**
- 4. Les rogations et la Saint Marc**
- 5. La fête patronale**
- 6. Les rites à la chapelle (Kapera)**
- 7. Une « géographie » sacrée d'Ainhoa**

1 –Pratiques et sanctuaires

Présentation du village et de la paroisse

Ainhoa est un *petit* village de montagne qui n'a guère dépassé les 800 habitants (du XIXe siècle à notre époque). C'est une bastide fondée aux XII-XIIIe siècles. Son histoire est bien connue grâce à Elso (1977) qui a exploré avec profit tout ce massif. Barandiaran en décrit des aspects importants liés au pastoralisme (une bibliographie complète dans Duvert, 2008).

- Plan du village, emplacement des communes qui le bornent et découpage actuel en *auzo* ou quartiers.



- Photo prise depuis l'Alkurruntz en Baztan (on l'appelle aussi Eguerdimendi, plus bas, en Labourd, car selon la saison, le soleil le surmonte à midi). Elle montre l'ouverture du Baztan (au premier plan) sur le Labourd (dans le fond). La photo est centrée sur la voie traditionnelle qui mettait le port de Bayonne/Baiona en communication avec la Navarre et les rives de l'Ebre (cet aspect est particulièrement bien étudié par A. M. Azcona Guerra, 1996, *Comercio y comerciantes en la Navarra del siglo XVIII*, Gobierno de Navarra, 626 p.). Bayonne y contrôlait le passage des marchandises Au XVIIe siècle, Dop nous dit qu'il y avait un péage à Ainhoa : « qui frappe toutes les marchandises transportées par les Espagnols ou des étrangers, à raison de 10 liards par charge de mule, ou 15 deniers par balle ».

Ce cliché permet aussi de situer des voies de passage (entre le monastère et le mont Azkar - 430 m – où s'élevait une fortification-), y compris quelques « voies nocturnes » permettant le « négoce » (voir Duvert, 2005, 2006).

Les astérisques signalent l'église paroissiale et l'ermitage ou chapelle : soit **Andre dena Maria zerurat altxatua & Arantzeko Ama Birjinaren kapera**.



– Sur la frontière navarro-labourdine, tardivement stabilisée, le vieux monastère **San Salvador** d'Urdazubi (Elso, 1954) succéda à une fondation (des IX-Xe siècles ?). Il connut un très grand développement à partir des XII-XIIIe siècles jusqu'aux XVII-XVIIIe siècles, sous l'impulsion des Prémontrés (célèbres forges). Ainhoa était alors dans son orbite (le 4^e abbé aura pour nom Pedro de Ainhoa, en 1360-1386) ; il y avait un prieuré au village. Le siècle suivant vit la délimitation formelle de l'espace attribué au monastère ainsi que l'attribution de ses droits. Mais ce fut le prélude à des rancœurs et à des luttes : **1**) avec Zugarramurdi et Baztan (eux-mêmes en querelle continue, jusqu'à ce qu'en 1667 Zugarramurdi s'affranchisse au mieux du pouvoir de la Vallée) ; **2**) avec les urdazubitar qui cherchèrent à s'affranchir de la tutelle du monastère, ce qui fut réalisé en 1774. C'est ainsi que les procès se succédèrent tout le long des XVIe et XVIIe siècles.

Au XVIe siècle, l'abbé Juan de Orbara prit fait et cause pour le roi navarrais légitime, contre l'usurpation castillane. Il compta parmi les derniers fidèles qui furent vaincus à Amaiur.

Ruiné par les guerres, San Salvador fut reconstruit de fond en comble et remodelé à partir du XVIe siècle, de telle sorte qu'il ne semble plus conserver de trace de son vénérable passé. Le grand clocher fut édifié au début du XVIIe par Martin de Zubieta et le vaste cloître est l'œuvre de Juan et Martin de Miura. Puis, avec le village, il fut ravagé par les guerres de la Convention en 1793. Partirent en feu des milliers de volumes de sa bibliothèque, certains

documents servant même de litière à chevaux ! Dans Urdax il ne resta que 4 maisons debout. Il fut reconstruit. Fermé un temps sous l'ordre du roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, il sera encore lourdement touché lors de la déroute des armées napoléoniennes. Les moines purent revenir en 1814. Puis ils furent chassés, entre 1820 et 1823. Enfin, le monastère sera affecté par les deux guerres carlistes. Fermé définitivement en 1839, il fut un temps transformé en caserne, puis vendu à un particulier. Il connaît actuellement un certain renouveau (voir Elso, 1947, 1977 ; Zudaire Huarte, s.d)



La **paroisse** d'Ainhoa relevait de l'évêché de Bayonne tout en dépendant du monastère d'Urdazubi. Les derniers grands témoignages écrits sur cette dépendance, datent de la Révolution. Les plus anciens registres paroissiaux conservés au village sont de cette époque. Ils sont écrits en espagnol par M. l'abbé Juan de Echepare, un baztandar qui appelle le village **Añoa**. À ces époques les gens du village disaient **Ainhoue** comme on peut le voir écrit sur de vieilles plaques indicatrices et comme j'ai pu le constater sur un livre de chirurgie de 1707, que sa patronne ainhoar avait marqué de son nom suivi de celui de sa maison et du village.

L'abbé Echepare fut désigné sous l'autorité de M. de Villers « vicaire général et gouverneur du diocèse » de Bayonne. On notera que nous sommes alors en 1797, la Révolution venait de transformer l'église en magasin à fourrage et de piller les vases sacrés. Le Père Inda qui fut un prémontré nommé par le monastère d'Urdazubi (il a du succéder à un autre religieux prémontré, Laurent Ynda qui fut curé de 1736 à 1767), avait été contraint de quitter la paroisse. Le 12 novembre 1793, le vicaire, l'abbé Jauretche, fut guillotiné. Puis les ainhoar furent chassés de leur village, jetés sur les routes. Dispersés, abandonnés, combien d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards moururent ? C'est dans ce climat que l'abbé Echepare officie dans des *maisons particulières*.

Cinq ans plus tard, des siècles d'histoire furent scellés : en dépit des protestations du prieur d'Urdax, Ainhoa cessa d'être un vicariat de l'abbaye et la paroisse fut définitivement dépendante du seul évêché de Bayonne.

– La Vierge est un personnage central autour de qui s’organisent les dévotions de la paroisse. On possède plusieurs de ses représentations.



Ces généralités étant données, essayons maintenant de situer ce centre d’intérêt qu’est l’église du village, dans la mise en forme du quotidien.

Aperçus sur la protection des maisons et des gens

Par commodité je vais distinguer deux types de pratiques, les premières étaient du domaine public, les autres sont plus discrètes.

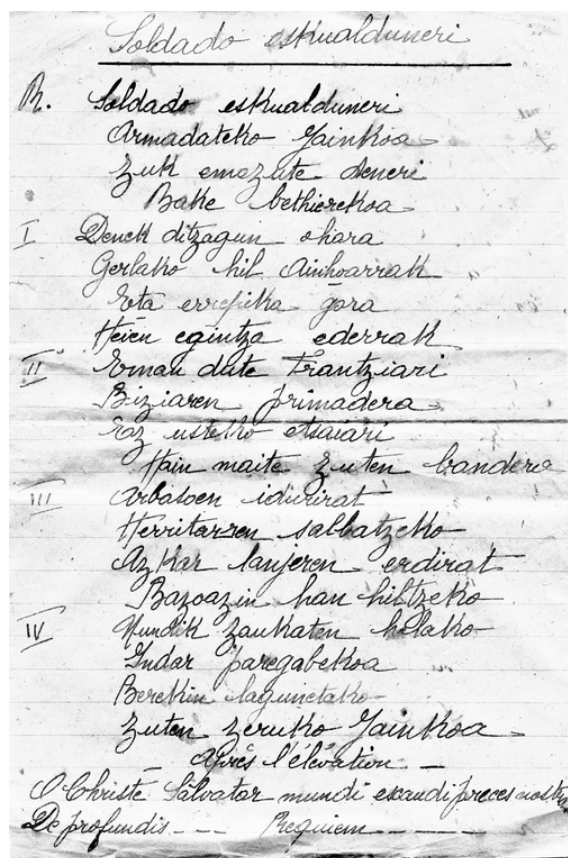
La présence du sanctuaire

- l’église rythme la journée par la sonnerie de l’Angélus (interrompant autrefois le travail, comme la partie de pelote). Elle avertit par des types de sonneries (angélus, heures, tocsin, glas,...) : « les cloches d’Ainhoa sont fêlées. C’est pour la fin de la guerre, en 1918, on les a tellement fait sonner qu’elles n’ont pas résisté ! En 1945 elles ne furent pas non plus ménagées ».

- dans bien des villages labourdins, les lourds clochers servirent de *herriko etxe* (de maison du village ou mairie), d’école et de salle de catéchisme. On débattait des affaires publiques au milieu des morts du cimetière, autour et dans l’église. Ce fut aussi le cas à Ainhoa.

- l’église rassemblait le village afin de commémorer des événements tragiques. On évoquait ainsi régulièrement les **enfants du village morts lors des guerres**. Témoin ce chant composé à la mémoire des enfants d’Ainhoa, la plaque posée dans le clocher et sur laquelle

figurent les noms des morts de ces terribles guerres qui saignèrent l'Europe ; à l'entrée de l'église se trouve le monument aux morts récent.



- un fois par an il y avait l'Adoration ; le Saint sacrement était exposé et les femmes se succédaient à l'église tout au long de la journée ; les hommes étaient bien moins assidus.

- l'église réunissait le village à l'occasion des grandes fêtes (Noël, Pâques), entrecoupées d'autres fêtes, autrefois très suivies : au cours du mois de mai avec les cultes rendus à la Vierge (patronne de la paroisse et à qui est dédié le sanctuaire montagnard ou *kapera*), le Lundi de Pentecôte (et la procession à la chapelle), la saint Martin (et le renouveau de bail du métayage), la saint Jean Baptiste, la saint Blaise (et la protection du bétail mis au repos ce jour là ; cette confrérie s'éteignit après guerre), un saint dont la statue orne le remarquable retable, etc.



- en marge de la liturgie classique, l'Église portait toute son attention envers la jeunesse et particulièrement la jeunesse féminine (voir plus bas à propos de la maison Etxexuri) :

- la jeunesse avait une messe spéciale, **haurren meza**, le jeudi durant la période scolaire. Cette messe était annoncée en chaire. Les jeunes de 10-12 ans, se devant alors de communier, ils y assistaient à jeun. Après l'office, l'abbé le servait alors un solide café au lait au presbytère, agrémenté parfois de friandises apportées par les uns et par les autres.

- le **premier vendredi du mois**, les jeunes filles exclusivement avaient une messe (pas de nom spécial mais annoncée en chaire) de très bonne heure, avant d'aller à l'école. Elles s'y rendaient à jeun car elles devaient communier. Elles n'avaient pas de tenue spéciale. Quelques vieilles filles se joignaient à elles. Cette messe a laissé un très bon souvenir car on y chantait de très beaux chants qui étaient ceux de « la messe des anges ».

- autrefois la jeunesse du village voyait une partie de son activité centrée sur la maison Etxexuria avec le « patronage » et l'ouvroir tenus par les sœurs. Ceci nous renvoie à des grandes fonctions de l'Église sous l'Ancien Régime : éduquer les gens, avoir le souci de leur santé, les « socialiser ».

Cette éducation était une nécessité. Le christianisme est une religion de la **Parole vivante**, consignée dans « le Livre » ; théoriquement, tout fidèle doit y avoir accès (sous l'Ancien régime ils devaient être peu nombreux dans la mesure où ils avaient accès à la seule traduction basque disponible et des plus rares, celle de Lizarrague que commanda Jeanne d'Albret; par la suite, c'est **l'ainhoar Duvoisin** qui traduisit la Bible en labourdin selon le souhait du Prince Louis Lucien Bonaparte – Goïty, 2007). Maintenant nous avons la traduction de Père Marcel Etchehandy.

Les archives attestent que sous l'Ancien Régime les curés avaient leur mot à dire dans le recrutement du maître d'école. Ermites et/ou *andere-serora* jouaient aussi un rôle d'éducateur (ce fut le cas de l'ermite qui vivait dans *kapera*). Comme j'ai pu le montrer par ailleurs grâce à des textes laissés par un ermite du secteur, leurs dires pouvaient être fantastiques.

Des pratiques d'église à celles d'etxe

Je cite en vrac (car ces thèmes furent bien identifiés par Barandiaran et les enquêtes *Etniker*).

- des pratiques personnelles, discrètes, étaient centrées sur le sanctuaire : on venait y invoquer des saints particuliers. Saint Antoine semble être l'objet d'attentions (statue fleurie, chapelet pendant de ses mains...).



Mais c'est le singulier « Enfant Jésus de Prague » qui est souvent à l'honneur ; il reçoit de nombreux messages écrits. Cependant ces vœux n'étaient guère ceux d'ainhoar, ils n'ont pas d'attention particulière envers cet enfant ; ce sont les gens extérieurs ou de passage qui le vénèrent. Pour une étude de ce culte largement répandu, on peut consulter A. Castro Mateos (2006). D'où vient ce culte au village, car la statue est là depuis « longtemps » ? Voici

(pratiquement mot à mot) ce que me conta un ainhoar et qu'il a également entendu de la bouche d'une *amatxi* instruisant ses petits enfants, devant la statue :

« Il y a longtemps, une guerre terrible eut lieu entre protestants et catholiques, en Tchécoslovaquie. Puis cette guerre se déplaça en Autriche. C'était affreux. C'est alors qu'une noble dame espagnole dit à tous ces gens, qu'elle avait « ce qu'il fallait ». Ils s'inquiétèrent : « c'est quoi ? ». Elle leur dit que c'était l'enfant Jésus et que Dieu avait demandé de l'adorer car il s'était fait tout petit et s'était abaissé au point d'être un enfant pour venir chez les hommes. Elle leur donne une statue.

Mais, où la mettre ? Il fut convenu de la mettre dans la cathédrale. Les gens pourraient ainsi prier devant elle et faire des neuvaines.

Mais il fallut mettre un livre avec cette statue. Ce devait être la Bible. Un curé partit la chercher en Sicile. Il la trouva dans l'église de la Sicile.

Comme il revenait de cette église, il traversa le détroit de Messine et là, la tempête jeta tout le monde à l'eau. Mais comme on avait pied, le curé put sortir, il alla sur la rive, ouvrit ses bagages. Toute l'eau s'évacua mais, oh miracle ! Le livre était absolument sec !

On donna le livre à l'enfant. Alors il fit cesser les guerres et il y eut plein de miracles.

Par exemple, arrivé en Tchécoslovaquie, un commerçant eut de gros ennuis. Il alla voir cet enfant Jésus avec son livre, et tout s'arrangea pour lui. Une autre fois c'est un vieillard très malade qui l'invoque : il est guéri ! Depuis on vient formuler plein de demandes par écrit à cet enfant Jésus ».

Hormis les statues, support de dévotions personnelles, l'église mettait en forme des rites collectifs et notamment les grands rites de passage : baptême, communion/confirmation (par l'évêque), mariage et extrême-onction/enterrement. Ils ont fait l'objet d'une étude particulière dans le cadre de l'élaboration de *l'Atlas ethnographique du Pays Basque (Etniker, Bilbao ; non publié)*.

Dans cette même étude mes témoins me rapportaient l'existence d'une confrérie. Je cite : « *Saint Blaise figure en bonne place sur le retable de l'église du village (voir photo page 6). Jusqu'après guerre, pour la San Blas, on n'attelait pas les vaches. A la fin de la messe, le maire descendait le premier des galeries et tendait son béret aux hommes ; ils y mettaient de l'argent que l'on donnait au curé. C'est ainsi que l'on offrait la messe du jour.*

Avant guerre il y eut « konferia », une caisse commune à laquelle tous cotisaient et qui servait à dédommager de la perte d'un animal ; il y avait un trésorier (le maire ?). Le Play s'en fait l'écho ». X. Itçaina me signale l'existence, en 1821, d'une « confrérie relative à la mortalité du bétail à cornes », le Syndic, nommé parmi ses membres, était chargé de collecter 60 francs « pour la perte de chaque bétail mort entre les mains des dits membres ».

- l'Église fournissait ainsi de véritables « brevets de chrétienté » à ses fidèles. Témoin



ce document qui atteste que notre ainhoar (dont j'ai effacé le nom afin de garder l'anonymat de tous, vivants et morts) a :

- été baptisé en l'église d'Ainhoa en 1902
- fait sa communion solennelle en l'église d'Ainhoa 11 ans plus tard
- a été confirmé à la chapelle d'Ainhoa (donc l'évêque s'y rendait)

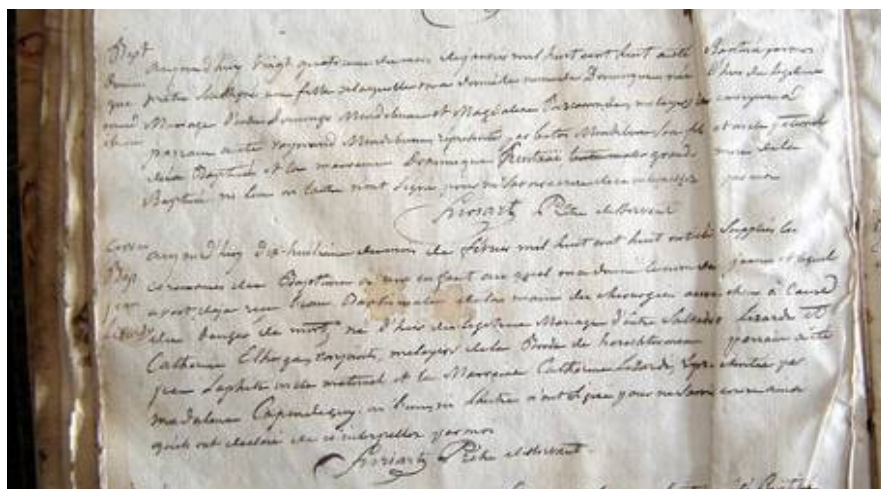
Et qu'il s'engage à garder son scapulaire (sur le dessin, la Vierge lui donne) et à faire ses dévotions.

- Les chaises (*jarlekuak*) étaient sur les tombes anciennes *etxe* ; l'église est un cimetière. J'ai cherché à voir s'il y avait une correspondance entre l'emplacement de ces chaises et celui des maisons dans la vieille bastide, mais ce

n'est pas le cas. On peut voir au mieux, que les « petites gens » n'étaient pas devant avec des grandes maisons.

Il faut mentionner les pratiques liées à la peur de l'enfer et, en premier lieu la peur de voir l'âme des nouveau-nés en danger de mort, errer dans un ailleurs qui n'était ni ciel, ni enfer, ni purgatoire, les « limbes ». Dans cet « espace » erraient les âmes innocentes n'ayant pas encore reçu le sacrement du baptême et se trouvant donc en état de « péché originel ». Cette vision très augustinienne, fut délivrée autoritairement, même si bien des penseurs de l'Église avaient pris du recul, ou bien s'inscrivait en faux par rapport à cette croyance. Elle finit par être abandonnée très officiellement, ces dernières années. Cette religion de la peur pénétra au cœur des *etxe* alors que les femmes y accouchaient (ce fut le cas jusqu'au tour des années 1945). Voyons un exemple.

– Ce document est extrait du registre des baptêmes. Il date de 1808, il illustre deux actes : dans le premier, le sacrement de baptême est délivré de façon « normale », à la petite Dominique, par le prêtre, officiant dans l'église. Dans le second c'est le « chirurgien accoucheur » qui officie. A ces époques il y avait au village, des *officiers de santé*



(des sortes de médecins « au rabais ») et des *accoucheuses*. Il y avait aussi des *chirurgiens* ; il y en eut au moins deux au XVIII^e siècle, dans ce tout petit village de quelque 600 habitants. Ils intervenaient dans des cas difficiles, comme ici, où le chirurgien ondoie le petit Jean au moment de sa naissance « à cause du danger de mort ». Le lendemain le prêtre lui donnera le sacrement (selon la formule, il « suppléa les cérémonies du baptême ») car l'enfant a survécu.

La pratique religieuse était omniprésente dans beaucoup d'*etxe* :

a) de façon régulière : par les prières du matin et du soir, par les bénédicités et actions de grâce ; par les statues (celle de la Vierge trônant sur la cheminée, les crucifix et les images pieuses dans les chambres à coucher...)

b) de façon cyclique : par les petits autels domestiques faits au mois de mai et mis dans les chambres par exemple ; par les bouquets de la saint Jean accrochés aux portes ...

c) de façon occasionnelle, habillant alors les peurs et les superstitions : par des cierges de la chandeleur allumés lors de « menaces » (orage) ou de danger potentiel (veiller un mort), ou contre les *arima errati*, etc. Au XIX^e siècle, la vieille génération était sensible à *arima erratua* ; on les percevait quand les volets claquaient et qu'il y avait comme du désordre dans la maison. Il était bon alors de faire dire une messe afin d'apaiser non seulement ces âmes mais aussi les gens de la maison.

De même on a eu des chenilles qui mangeaient le navet, on faisait alors venir le curé qui faisait des prières dans les champs.

d) le mercredi des cendres on va chercher à l'église les **cendres** dans un petit sachet de papier et on les porte dans son quartier pour les appliquer à ceux ou celles qui n'auraient pas pu se déplacer.

e) le **cierge de la Chandeleur** est béni lors de la messe du 2 février. Il sert surtout à veiller le mort. La chandeleur était également célébrée dans les fermes où la femme ou l'homme bénissait la maison et les étables avec la bougie en faisant tomber de la cire dans les pièces et sur l'épaule des gens (Alford évoque aussi ce rite à Ainhoa).

À côté de cette bougie, à l'église on utilisait également l'*ezko* (cire enroulée et mise dans un petit panier rond) pour les messes des morts. Cette « lumière d'église » fut abandonnée à partir des années 1960.

f) depuis l'église, on porte de **l'eau bénite** dans les maisons. Contrairement à l'eau de Lourdes, on ne la boit jamais. Elle sert à bénir (au moins) les morts lors des visites ; pour cela on en met dans une soucoupe avec une branche de buis, sur la table de chevet.

g) **les rameaux** de laurier en fleurs, parfois mêlés de buis, sont bénis lors de la cérémonie et rapportés à la maison. Les jours d'orage on donnait une feuille de ce rameau aux hommes, ils la mettaient dans le béret pour se protéger.

Comme l'eau bénite, les rameaux continuent à être « recherchés par bien des gens que l'on ne voit pas habituellement à la messe ». Ces pratiques nous font peu à peu glisser du cadre paroissial dans la sphère du « religieux privé ». Je cite ainsi pour terminer un rite de la **Saint Jean**.

- on faisait un feu dans la cour de la maison et on jetait un bâton enflammé sur le toit ; on disait que c'était contre les *sorgin*. Mais qui est *sorgin* demandai-je à un vieil ainhoar ? Il me fit une réponse souvent entendue dans bien des endroits : « c'était quelqu'un de malin, qui avait beaucoup d'idées à la fois ». On remarquera que (comme c'est souvent le cas), le verbe est conjugué au passé !

On faisait aussi des feux dans les quartiers. Ainsi à Dantxaria, devant la caserne, ou devant chez Elso. La jeunesse surtout (garçons et filles) tournait autour, sautait sur les flammes. Pas de musique, pas de chant ni de prière (officiellement du moins) pas de nourriture ni de boisson.

Iduzki sartu aintzin (avant le lever du soleil) il fallait mettre une croix d'*elorri xuri* sur la porte de la ferme et aux angles des clôtures des champs (pratique qui me semble inconnue de personnes de Karrika et de Dantxaria mais pas d'autres personnes de ces montagnes). Dans

ces mêmes montagnes, au petit matin, il y a quelques dizaines d'années à peine, certains allaient marcher pieds nus et même allaient se rouler nus dans la rosée (on a fait cela en Soule aussi). L'eau du matin de la saint Jean était extrêmement réputée, des témoins l'attestent toujours.

Avec cette lumière solaire associée au calendrier qui fête la saint Jean on ne peut que souligner l'importance extrême que revêt le grand hymne ouvrant le 4^e évangile. Doté de pouvoirs bien connus, il était valorisé au point qu'on l'encadrait et que des maisons ont du en avoir chez elles.



h) les dévotions particulières : autrefois il y avait beaucoup de statues le long des murs de la nef (offertes très probablement par des familles du village, émigrées ou non, dans le courant du XIX^e siècle essentiellement

– voir aussi un vitrail offert par un groupe religieux, il porte la mention : *Dation du Rosaire*), le chemin de croix et les statues entourant Kapera (donation de bienfaiteurs, parfois d'Amérique – voir bibliographie). Mais il ne se détachait aucun saint particulier (même

« local » comme Xavier, Ignace ; quant à Michel de Garicoitz son portrait est récent) qui aurait eu les faveurs des fidèles, si ce n'est saint Antoine qui continue à être l'objet d'attentions. En revanche la statue de la Vierge à l'approche de Kapera (sur le site de l'apparition) est fleurie, on y accroche des chapelets, des passants se découvrent en passant devant elle, on se signe ou l'on mouille ses doigts avec l'eau qui jaillit sous elle ; la statue de la Vierge qui est en bordure de route vers Dantcharia (vers l'endroit où un prêtre mourut) est régulièrement fleurie. Bien qu'éloignée de Karrika, Kapera est soigneusement entretenue, ses statues ne sont pas oubliées ; pour le Lundi de Pentecôte une maison, sur le flanc de l'Atxulai, se charge traditionnellement de la décorer joliment.

Bien entendu, il y a des dévotions de caractère privé, ne répondant à aucune « norme ».

Ces quelques observations permettent de voir combien « l'Église » (édifice et institution) était intégrée dans ce que la trame sociale vivait de plus quotidien, quitte à accueillir des pratiques s'inscrivant aux marges de tout message chrétien. Ce fut au point que lorsque tout cet ensemble commença à vaciller puis à céder, et que la jeunesse notamment échappa de plus en plus à une vie centrée exclusivement sur le village, ce fut toute une vie paroissiale avec les valeurs qu'elle véhiculait, qui fut irrémédiablement entraînée dans un processus de désagrégation.

1- La maison Etxexuria

Voyons maintenant comment l'Église participait à la formation de la jeunesse. Le centre est ici Etxexuria. Située dans Karrika, cette maison, qu'un particulier avait mise à disposition de ses œuvres, a joué un rôle central vis-à-vis de la formation et de l'éducation morale de la jeunesse du village.

Le **patronage** s'y tenait autrefois. Il était **réservé aux filles** qui avaient entre 8 et 15 ans. Il avait lieu le dimanche après les vêpres.

Les garçons n'étaient pas concernés. Ils se livraient à d'autres occupations. C'est bien plus tard, autour de la dernière guerre, que des petits garçons ainsi que des plus âgés, furent admis avec les filles.

Les témoins les plus anciens parlent de trois sœurs à Etxexuria, qui appartenaient aux *Filles de la Croix* lesquelles avaient plusieurs dizaines d'écoles à travers le Pays Basque. Leur maison mère était à Igon, attachée au souvenir de saint Michel de Garicoits, cet extraordinaire Basque qu'un évêque de Bayonne, particulièrement autoritaire et obtus, s'employa à ruiner sa vie durant (mais en faisant figurer ses armes sur une clef de voûte de notre cathédrale qu'il s'acharna à amputer gravement). Ustaritz abritait un puissant noviciat, installé en 1829 par Mgr d'Astros.

Ces sœurs étaient très aimées au village ; on n'en garde que de bons souvenirs. Sur l'une des photos de ces processions on voit l'une des sœurs, attentive, tenant une fillette par la main, veillant à composer un bel ordre ; elle a une tenue « d'après le Concile ». Comparer avec celle figurant sur la plus ancienne photo, c'était : « le temps où, quand elles sortaient, elles ne pouvaient que regarder droit devant elles. Elles se faisaient même accompagner par un homme ; on n'avait pas le droit de leur parler encore moins de les toucher », me dit un vieil ainhoar. « On les voyait passer comme des ombres, se rendant dans les maisons pour faire des piqûres. Ces femmes étaient terriblement dévouées ».

Elles s'occupaient des enfants (les faisaient jouer au croquet, aux cartes...), leur faisaient monter de petits spectacles de théâtre en français mêlés de phrases basques (certaines de ces saynètes furent écrites par les curés du village). À la fin de la saison scolaire il y avait ainsi du théâtre organisé non seulement par ces sœurs mais aussi par des bénévoles, et parfois par de jeunes étudiants ; le spectacle était donné uniquement par les jeunes filles (sauf à une

occasion, M. l'abbé Añorga ayant écrit pour des garçons). À la fin du spectacle une loterie était organisée, alimentée par de généreux donateurs (surtout une bienfaitrice).

Elles leur apprenaient aussi des chants qui pouvaient être en rapport avec leurs petites séances récréatives. Elles apprenaient des chants essentiellement d'église ; elles n'apprenaient pas le répertoire populaire basque.

En semaine, l'après-midi, les sœurs « faisaient ouvrir ». Les jeunes filles y apprenaient à broder et éventuellement, à faire la cuisine, à tenir une maison, à faire des travaux ménagers. Tous les jours, ces sœurs faisaient la soupe pour les enfants venus à l'école du village, de loin (Urdax, Zugarramurdi) et à pied. Elles faisaient réchauffer les repas.

J'ai déjà parlé des messes pour les jeunes et surtout pour les jeunes filles, mais les garçons n'étaient pas délaissés, M. le curé organisait des leçons d'agriculture sous forme d'interventions de « spécialistes ». Cette action qui débuta vers les années 1955 s'opérait partout, organisée par l'État. L'initiative du curé était donc d'ordre privé. Ses auditeurs étaient volontaires, ils avaient 15-16 ans. Cette jeunesse masculine constituera le fond de la clique *Elorri xuria* qui se produisit avec de jeunes *makilari* formés au village.

La Jeunesse agricole chrétienne (JAC) était peu active au village alors qu'ailleurs elle formait des jeunes prêts à s'engager, à prendre des responsabilités. A cette époque, chaque village avait son syndicat agricole. Ici, le père de B. Saint Jean qui fut maire et qui était très proche de l'Église, (il était membre de *Fabrika*), avec quelques autres, il contribua à fonder le premier *Crédit agricole* à Espelette et il incitait les agriculteurs à prendre des parts de coopérative. Du reste il tenait chez lui un dépôt d'engrais, etc., pour les agriculteurs. C'est dans ce contexte que son fils, B. Saint Jean, créa avec une poignée d'amis, un groupe de « Jeunes agriculteurs de la Côte Basque », afin de se faire entendre ; ils recrutaient largement non seulement dans les cantons d'Espelette et d'Ustaritz, mais d'Urt à Anglet. Ce groupe n'eut pas de lien évident avec la JAC, ses membres ne fréquentaient guère l'Église. Pour la formation agricole ils bénéficièrent du centre de Garro où l'Église était très présente. Toute cette histoire est évoquée dans la préface de Duvert (2004). Ainhoa semble donc avoir été un peu particulier : « ailleurs il y avait des écoles privées qui accompagnaient très tôt la jeunesse dans sa formation et la conduisait loin dans la recherche d'une formation ; mais ici on était très petit et un peu à l'écart de tout ».

La clique *Elhorri xuria* : il existait « autrefois » une vieille et modeste formation du type de celle que l'on voit sur la photo de Besta berri de 1930. Ses membres, clairons et tambours étaient mobilisés pour l'occasion. Ils suivaient des répétitions à Dantxaria auprès de Galaita, un vieux douanier. Leur répertoire était toujours le même, un vieil air de l'armée continuellement ressassé.

On n'a jamais entendu parler de clarinette, de violon, etc.

En 1936, à l'initiative de leur nouveau curé, M. l'abbé Olhagaray, une clique fut créée. Les joueurs avaient une chemise (avec un écusson) et un pantalon blanc, un béret bleu décoré selon la fantaisie de chacun, mais avec un gros pompon blanc. Ils avaient une cravate bleue qui fut remplacée par un foulard et le *geriko* également bleu.

Drapeau en tête, la clique fut composée de clairons : *kleronak* ; de tambours : *ataalak* ; une grosse caisse : *tzinbala*. Ses chefs avaient été musiciens à l'armée. Ils se plaçaient toujours au milieu des autres. Ils exercèrent longtemps bien que mariés, alors que les autres joueurs étaient nécessairement célibataires. Dès le début tous s'appliquaient à donner une bonne prestation : « on entendait le soir, au fond de la campagne, les joueurs de clairon qui s'entraînaient » ; la clique répétait aussi dans diverses maisons de la rue, selon les circonstances. Les derniers temps il y eut deux clairons à piston qui étaient très appréciés pour jouer dans le registre aigu, notamment le *Laudate*.

Le cliché, pris sur le fronton, montre la clique à l'époque de M. l'abbé Añorga.



La photo suivante date de bien après guerre ; la clique remonte Karrika, elle est conduite par son porte-drapeau, M. Bernard Saint Jean, qui sera plus tard maire et qui joua un rôle clef dans l'émergence d'un syndicalisme agricole en Labourd Occidental (il fut un aide décisif dans mon travail d'enquête).



À ces époques, la clique étant une formation de patronage, elle se retrouvait avec d'autres dans l'*Union basque*, laquelle était affiliée à la *Fédération sportive et culturelle de France*.

Chaque année avaient lieu des concours auxquels elle participait et parfois avec succès, témoin ce diplôme obtenu en 1951.



Dans les années 1975 un point de tradition céda, les hommes mariés firent désormais partie du groupe de musiciens. Parallèlement le répertoire fut renouvelé, des airs nouveaux furent adoptés. Ces airs furent introduits avec la venue de nouveaux instruments (trompettes, cors de chasse...); ils furent d'abord pris dans des compositions

fournies par la *Fédération*. Puis, ces derniers temps, des airs de chansons modernes furent admis.

Quelques observateurs soulignaient le fait que ces réunions au sein de l'*Union basque*, aidaient à souder la jeunesse tout en lui proposant une sorte d'identité fortement « folklorisée », figée, comme si elle cultivait à l'extrême une sorte de nostalgie ; je n'ai pas confirmé cette opinion, au contraire même. Cependant l'un de mes témoins les plus avisés me disait à peu près ceci : « une clique suppose une vie commune faite de plaisirs (se retrouver, faire de la musique...) mais aussi de contraintes : des répétitions, des animations et des sorties, etc. Il faut donc cultiver le goût et il faut de la discipline. Pour cela il faut un bon chef, respecté, responsable et musicien averti pour que le répertoire soit de qualité et bien joué. Car c'est l'image du village qui est en jeu. Demain, qu'en sera-t-il ? Les jeunes ne sont pas attachés au village comme nous l'étions dans notre jeunesse. Ils ont d'autres sources de distraction, des copains-copines ... Et puis, ils ont des voitures, ils ne sont plus souvent au village. Vont-ils continuer à soumettre à cette sorte de discipline ? Les crises seront inévitables, il y en eut à nos époques, avec le temps on les surmontait. Mais demain qu'en sera-t-il ? ».

Le jardin du patronage servait aussi de lieu de répétition pour les processions : le jeudi avant Besta-berri, au son de *klakoa*, pour la cérémonie de la première communion, etc. Tout cela se faisait sous la direction des religieuses qui, à la fin de ces exercices, leur donnaient des bonbons, des gâteaux et de la limonade.

Cette maison, lieu de socialisation et d'éducation, fut-elle aussi celle des *andere serora* ? On n'en a pas connu à Ainhoa, mais autrefois, deux femmes célibataires ont laissé un souvenir encore vivace :

- l'une s'occupait des cérémonies à l'église et faisait, comme on disait, « office d'*andere serora* », mais on ne sait rien de plus précis

- l'autre s'occupait à sa façon et se chargeait, par exemple, d'allumer les *ezko* laissés sur les chaises, à l'occasion des messes pour les morts.

Ces femmes s'occupaient donc des affaires concernant l'église alors qu'il y avait les sœurs d'Etxexuri. Mes les attributions de ces femmes ne se chevauchaient pas, d'autant plus que les sœurs « tournaient », « à peine s'étaient-elles habituées au village qu'on les changeait ! ». Les affaires concernant le bâtiment lui-même étaient sous la responsabilité de *Fabrika* comme nous allons le voir maintenant.

2- Fabrika

Appelée Ouvrierie au Moyen Âge, la Fabrique administrait les biens et les revenus de l'église. Dubarat et Daranatz nous apprennent qu'à la cathédrale de Bayonne il y avait ainsi des fabriqueurs et des marguilliers. Les premiers s'occupaient des recettes (rentes, dons, sépultures...) et des dépenses (entretien, achats pour le culte...), les autres tenant les clefs de l'église et du clocher. Qu'en était-il dans de petits villages comme Ainhoa ? On consultera l'étude de Zink (1997) tout en tenant pour assuré qu'une large partie de ces attributions étaient entre les mains des andere serora.

Quoi qu'il en soit, aux lendemains de la Révolution le prêtre fut officiellement mis à l'écart. Puis le Concordat de 1801 formalisa les bases de l'institution connue sous le nom de « Conseil de fabrique » ou Fabrika, associé au bureau des marguilliers. Les détenteurs de ces titres furent enviés ; le maire en faisait souvent partie, aux côtés du curé qui le présidait.

Les Fabrika entrèrent en fonction une bonne vingtaine d'années plus tard. Désormais, il n'y eut plus, théoriquement, de confusion entre les biens « d'Eglise » et les « biens spirituels ». Un nouvel équilibre s'instaura entre Église et État. Il sera violemment perturbé en 1905.

Au village on confond parfois Fabrika avec l'**Association Arantxa**. Fabrika est un groupe qui était fort réduit. Autour des curés successifs, on ne trouvait que le porte-croix et les 4 porteurs de dais.

Les membres se réunissaient au presbytère, à l'initiative du curé. Les décisions étaient consignées et les comptes tenus dans des cahiers, dont les curés étaient responsables. Les sommes gérées étaient modiques ; des particuliers ou des maisons du village pouvaient lui faire des dons qu'elle transmettait ensuite à l'évêché.

Fabrika n'avait pas de grandes responsabilités ; ses initiatives étaient limitées et le curé en était le véritable « patron ». Les bâtiments paroissiaux appartenant à l'État, c'est la mairie qui en a la charge. Toutefois ce fut l'un des fabriciens, charpentier de son état qui assura seul, dernièrement, la remise en état du toit de *kapera*. Ce fut lui qui confectionna les bancs de l'église (selon les plans d'un architecte bayonnais) à la demande de M. l'abbé Babaquy.

Cette association n'a conservé aucune archive témoignant du lien si fort qui l'a uni au puissant monastère San Salvador d'Urdazubi et ce, durant des siècles (jusqu'à l'entrée du XIXe siècle).

La photo suivante montre les 4 membres de Fabrika (dont le maire, M. Saint Jean) à la



sortie de la guerre. Ils portent le vieux dais à plumes d'autruche ; ils sont encadrés par les porteurs de lanterne et précédés par les enfants de chœur ; tout ces enfants ne pas sont habillés de la même façon. Derrière eux marchent les enfants de Marie revêtues de leur grand voile blanc. C'est pratiquement les derniers temps de cette congrégation. Cette photo semble être prise lors d'une Besta berri, la procession quittant *karrika*, elle tourne devant l'église.

Note sur les rénovations de l'église

L'église du village fut l'objet de très importants travaux au XIXe siècle (archives municipales), la mairie s'y engagea. Elle fut largement rénovée sous l'abbé Babaquy, surtout au niveau du chœur. Elle perdit alors la table sainte – œuvre probable des forgerons du village - ainsi que la chaire. L'accès aux galeries fut bouleversé et le porche encombré d'un escalier énorme et incommode.

C'est alors que se produisit un changement radical qui devenait général dans tout le pays, mais Ainhoa se trouva à la pointe de cette rénovation : les bancs remplacèrent les chaises dans la nef. Nous sommes dans les années 1968, le lien tombe-chaise fut définitivement dissocié ce qui n'alla pas sans problème car les tombes appartenant aux maisons, les femmes veillaient scrupuleusement à l'intégrité de leurs emplacement : elles étaient chez elles sur leurs *jarleku*. Ici comme ailleurs, il y eut de sévères conflits passagers. Tout cela est maintenant oublié.

Ce n'était pas la première fois que l'on touchait à ce problème. Les chaises avaient été introduites au XIXe siècle (des voyageurs en témoignent) ; auparavant les femmes se tenaient sur la tombe même, séparée de la pierre par un tapis noir. Elles y développaient les cultes des morts (*ezko*). Ces « tombes d'église » étaient toujours utilisées au début du XIXe siècle

Écoutons Boucher de Crèvecœur. En 1819 il voit chez nos voisins guipuzcoans d'Irun, des femmes agenouillées, sur les tombes d'église, offrant la lumière de l'*ezko* ainsi que de la nourriture pour les morts : « une quantité de femmes noires de la tête aux pieds étaient agenouillées sur le carreau, tenant chacune à la main un cierge et un petit pain ou gâteau ». La même année, il s'insurge contre la pratique d'enterrer dans les églises des bourgs de la côte. Il montre du doigt Saint-Jean-de-Luz où « on n'a pu encore faire cesser entièrement l'usage d'enterrer les morts dans les églises. Elles ne sont en grande partie pavées que de pierres tumulaires, et on peut juger de l'air pestiféré que respirent les femmes qui restent plusieurs heures de suite agenouillées sur les cadavres de leurs parents, dont elles ne sont réparées que par une couche de terre recouverte d'une pierre peu épaisse ou même quelque fois de simples planches. Il m'est arrivé, voulant entrer un matin dans l'église de Cibourre (sic !), d'être obligé d'en sortir précipitamment à cause de l'odeur cadavéreuse qui s'en exhalait ». Étrange imprégnation de la mort ! Et notre homme d'ajouter que l'on n'a pas pu détruire cette coutume « par la crainte de causer une émeute parmi un peuple qui tient autant à ses anciennes habitudes et surtout à tout ce qui touche au culte divin ».

Sur cette reproduction un observateur nous montre trois générations de femmes au *jarleku* de leur maison, en Labourd.



Cette reproduction montre l'un des *jarleku* subsistant dans l'église.



Au XXe siècle encore, des prêtres continuèrent d'être enterrés dans le chœur. Parallèlement, on enterrait au cimetière, ce dernier finissant par être exclusivement réservé aux morts. Ce fut le cas à Ainhoa. A ce propos Boucher constate : « j'ai vu des cimetières en plein air. J'ai même remarqué dans quelques villages qu'on cultivait des fleurs sur les tombes [et il ajoute cette image selon laquelle on peut] respirer l'âme d'un ami dans l'odeur d'une rose ».

C'est ainsi qu'avec le temps, le souvenir de ces *jarleku* finit par s'estomper et les rites funéraires qui y étaient associés se perdirent. Le lien **essentiel** *etxe-tombe-sanctuaire* s'effaça, l'introduction des bancs apporta le dernier coup, mortel.

L'église fut ensuite remarquablement restaurée sous l'abbé R. Idiart. À cette occasion une « commission » fut créée afin de formuler des avis. C'est lors de ces travaux que fut mise à jour la superstructure de la nef romane, avec les reprises de sa belle charpente ancienne, dans le chœur. Cette œuvre rare, échappée au temps, permet de se représenter ce qu'à pu être cette église-château au Moyen Âge (**Cela sera publié prochainement sur le site de l'association Lauburu**).

Voir : <http://www.diocese-bayonne.org/spip.php?article795>

- Il me faut mentionner pour finir une innovation très appréciée dans Xareta et dans d'autres paroisses labourdines. Il s'agit d'une création de M. l'abbé R. Idiart. Notre curé a fait un livret destiné à raviver la liturgie basque en mettant en forme « l'essentiel » des évangiles sous la forme de *pertsu*, dans un joli basque, chantés sur des airs populaires originaux (une quinzaines de mélodies nouvelles).

Son entreprise est très appréciée et ces chants sont bien volontiers entonnés lors de nos cérémonies.

